TRADUCTION

L'ODYSSÉE D'HOMÈRE

[1852]

(Début du Chant I)

Traduit en français
par
Anne Bignan
(1795-1861

Paris, chez Ledoyen, libraire, 1852, p. 1-5.

L'ODYSSÉE.

CHANT PREMIER.

LE CONSEIL DES DIEUX. L'EXHORTATION DE MINERVE A TÉLÉMAQUE.

O Muse ! chante-moi l'homme prudent et fort,
Qui, jouet patient des caprices du sort,
Vainqueur des murs de Troie, en ses longues traverses
Interrogea des mœurs et des cités diverses,
Pour conserver ses jours, d'un cœur ferme et soumis
Souffrit des maux nombreux sur les flots ennemis,
Et de ses compagnons, malgré sa noble envie,
Ne put finir l'absence ou protéger la vie.
Les insensés, auteurs de leur destruction,
Osèrent du Soleil, ce fils d'Hypérion,
Dévorer les troupeaux ; dans sa haine obstinée,
Le Soleil du retour leur ravit la journée.
Fille de Jupiter ! Déesse ! à l'avenir
De ces événements transmets un souvenir.
Tous les autres guerriers, rentrés dans leur patrie,
Avaient su, de la mort conjurant la furie,
Échapper aux périls des mers et des combats.
Privé de son épouse, absent de ses états,
Un seul voyait au sein d'une grotte profonde
La nymphe Calypso l'emprisonner sur l'onde,
Calypso qui voulait loin des regards jaloux
Le retenir près d'elle et l'avoir pour époux,

Lorsque des ans prescrits la course révolue,
Amena l'heure enfin par les Dieux résolue,
Où même en ses foyers, après tant de douleurs,
Le sort le condamnait à de nouveaux malheurs,
Tous ces Dieux, contemplant son errante infortune,
Eurent pitié de lui, tous, excepté Neptune,
Qui jusqu'à son retour sur le sol paternel
Le poursuivit, armé d'un courroux éternel.
Mais dans l'Éthiopie, au fond de ces contrées
Où, du monde habitant les limites sacrées,
Deux peuples séparés en leur double séjour
Regardent la naissance et le declin du jour,
Assis à leurs banquets, Neptune avec délices
Des brebis, des taureaux savourait les prémices.
Du maître de l'Olympe alors les autres Dieux
Remplissaient la demeure, et leur roi glorieux,
Le père tout-puissant de la race mortelle,
Leur parlant le premier, dans son cœur se rappelle
Cet Égisthe fameux qu'envoya chez Pluton
Le magnanime Oreste, enfant d'Agamemnon :
« Quoi ! toujours les humains, nous prodiguant l'outrage,
De leur misère aux Dieux attribueront l'ouvrage,
Quand, malgré les destins, leur propre aveuglement
De ces malheurs toujours est l'unique instrument !
Ainsi, bravant le sort, à l'épouse d'Atride
Égisthe osa s'unir, et d'un fer homicide
Égorgea ce monarque au moment du retour,
Bien qu'un sanglant trdpas dût l'atteindre à son tour.
Égisthe dès longtemps savait sa mort future,
Et le vainqueur d'Argus, le vigilant Mercure,
Envoyé par notre ordre, en vain lui défendit
Ce meurtre criminel et cet hymen mauclit,
Le prévenant qu'Oreste, enhardi par son fige,
D'un père assassiné reprendrait l'héritage.
Ce bienveillant conseil n'obtint que son mépris,
Et de tous ses forfaits il acquitta le prix. »
Minerve aux yeux d'azur répond : « O notre père !
Fils de Saturne ! ô toi que le monde vénère !

Par un coup mérité l'assassin a péri.
Meure ainsi tout mortel de ces crimes flétri!
Mais mon cœur généreux, que le chagrin dévore,
Songe au vaillant Ulysse, et ma pitié déplore
Le malheureux qui seul, de' flots environné,
Pleurant ses compagnons; gémit abandonné.
Là du milieu des eaux, une île au loin se dresse,
Une île verdoyante où règne la Déesse,
Fille de cet Atlas qui de ses yeux perçants
Sonde des vastes mers les gouffres menaçants,
Et lui-même Soutient la hauteur solitaire
Des colonnes, appui du ciel et de la terre.
Par de tendres discours, par un charme vainqueur
Elle espère effacer Ithaque de son cœur,
Mais lui, se rappelant sa rive bien-aimée,
Désire en voir dans l'air ondoyer la fumée,
Dût à ce court bonheur succéder le trépas.
Roi de l'Olympe, eh bien! ne le plaindras-tu pas?
Dans le large Ilion, aux vaisseaux de la Grèce,
D'un sacrifice a-t-il. négligé la promesse ?
Jupiter! pourquoi donc t'irriter contre lui? »
— « Du rempart de tes dents quelle parole a fui?
O ma fille! comment puis-je oublier Ulysse,
Qui parmi les humains signale sa justice,
Et toujours enrichit de tributs éclatants
Les Dieux, du vaste ciel éternels habitants?
Neptune dont les eaux environnent le monde,
Contre Ulysse nourrit une haine profonde
Depuis que, maltraitant le géant vigoureux
Qui marche le premier des Cyclopes nombreux,
De la vue il priva le divin Polyphème,
Que dans un antre, unie à Neptune lui-même,
La fille du gardien de l'humide séjour,
La fille de Phorcys, Thoosa mit au jour.
Du puissant roi des mers In' constan te furie,
Ne pouvant l'immoler, des bords de sa patrie
Le repousse du moins; mais délibérons tous.
Que son heureux retour soit assuré par nous,

Et Neptune, abjurant le courroux qui l'anime,
Seul, ne pourra braver notre accord unanime. »
Pallas aux yeux d'azur a répondu soudain :
« O notre père! ô toi, monarque souverain !
Puissant fils de Saturne! à son natal rivage
Si les Dieux veulent rendre un mortel juste et sage,
Que l'habile Mercure, accomplissant nos vœux,
Auprès de Calypso, Déesse aux beaux cheveux,
Dans l'île d'Ogygie à pas légers descende,
Et l'apprête au départ que notre arrêt commande !
Moi, j'irai dans Ithaque, et du héros absent
Le jeune fils, rempli de mon souffle puissant,
En convoquant les Grecs aux longues chevelures,
Chassera d'un palais souillé de tant d'injures
Tous les chefs qui sans cesse égorgent par monceaux
Ses bœufs au pied flexible et ses tendres agneaux.
Après, j'ordonnerai que sans délais il parte
Pour l'aride Pylos et la lointaine Sparte,
Et trouve, en S'informant du destin paternel,
Parmi tous les humains un renom éternel. »
La Déesse à ses pieds attache la parure
De ses brodequins d'or, immortelle chaussure,
Qui l'emporte d'un vol léger comme les vents
Ou sur la terre immense ou sur les flots mouvants,
Puis, son bras sans efforts et saisit et balance
L'arme à l'airain tranchant, la grande et forte lance,
Qui l'aide à renverser sous de terribles coups
La foule des héros, objet de son courroux,
Alors, du haut Olympe abandonnant le faîte,
Chez le peuple d'Ithaque, à tous les yeux soustraite,
Près du palais d'Ulysse elle descend ; sa main
Sur le seuil de la cour tient la lance d'airain.
Du roi qui de Taphos gouverne le rivage,
De l'étranger Mentès empruntant le visage,
Pallas trouve d'abord les chefs audacieux
Étendus sur les peaux des bœufs tués par eux.
Les dés retentissants amusent leur paresse ;
D'esclaves, de hérauts une foule se presse.

Dans les urnes le vin se mélange avec l'eau ;
L'éponge aux trous nombreux fait d'un lustre nouveau
Resplendir chaque table où les viandes posées
En morceaux abondants s'étalent divisées.
Télémaque, aux Dieux même égal par sa beauté,
Le premier aperçoit l'auguste déité.
Assis parmi les chefs, la douleur le consume.
Toutefois dans son âme où l'espoir-se rallume,
Il voit son noble père au toit de ses aïeux,
Après un triste exil, rentrer victorieux,
Chasser les prétendants de ses mains vengeresses,
Et ressaisir enfin son rang et ses richesses,
Ému de tels pensers, dès qu'il a vu Pallas,
Il court jusqu'au portique, et s'indignant tout bas
Qu'un étranger l'attende, immobile à la porte,
Au-devant de ses pas sans délais se transporte,
Prend sa main droite, et prompt à recevoir son fer,
Lui dit ces mots ailés qui s'échappent dans l'air :
« Salut ! je te promets un accueil favorable,
Étranger ! viens goûter les dons de notre table ;
Puis, nous saurons vers nous quel besoin te conduit. »
Télémaque s'avance, et Minerve le suit.
Dans la maison, auprès d'une haute colonne
Il dépose la lance et sa main l'emprisonne
Dans la brillante armoire, où, terrible aux combats,
Ulysse de ses traits avait caché l'amas.
Vers un trône superbe il mène la Déesse;
D'un beau tissu de lin l'ondoyante souplesse
S'y déploie ; à ses pieds l'escabelle s'étend.
Lui-même il va s'asseoir sur un siége éclatant,
Loin des chefs orgueilleux qui par leur insolence
Du paisible festin troubleraient le silence,
Et ne rougiraient pas d'offenser l'étranger,
Que sur un père absent il veut interroger.
Mors, une servante, apportant une aiguière,
Qu'un or étincelant embellit tout entière,
Pour arroser leurs mains, d'nn zèle diligent
En fait couler les eaux dans un bassin d'argent.